HUBERT HADDAD

CITROUILLE-AMÈRE

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *Citrouille-amère*
a été créée par David Pearson.

© Zulma, 2027.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4, paragraphe 3, de la directive (UE) 2019/790.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

—

Ce n'est qu'une fois franchie la lisière d'une forêt de bambous, au-delà du Huai He, solennel affluent du Yangzi, que le jeune Hetao pouvait espérer gagner un jour les lointains massifs, qui tremblent, irréels, dans la mémoire ensanglantée. La mule avait tenu bon jusque-là, chargée de deux lourds paniers en rotin tressé battant ses flancs de part et d'autre. Malgré son boitillement, tête basse et oreilles tombantes, il fallait la traînailler encore une heure ou deux. Le ciel du plein jour, couleur de citrouille à son déclin, tourna bientôt au pourpre, présage de pluie et de brouillard, puis cette glaçure rougeâtre lavée de blanc vira d'un coup au violet, comme un reflet jaloux d'étoile au-dedans d'une rose. Les ombres du crépuscule s'appesantirent alors. Dans la déchirure de forts rochers en dents de dragon qui se dressaient alentour, la nuit s'ouvrit peu à peu sur les mondes inconnus. Indécis entre deux sentes de hasard, tirant sa mule par la bride, Hetao voulut ignorer la Rivière Céleste. Comme chaque soir depuis sa fuite hors des remparts de la Cité

des Princes, au cœur de Guizhou, il fouillait des yeux les taillis obscurcis des sous-bois et les pentes rocailleuses en quête d'un abri. À dix mille lis des montagnes, les étendues désertes des basses contrées étaient abandonnées aux bêtes sauvages et aux pirates de ce côté morcelé de l'Empire ; trop de batailles, de destructions avaient découragé les vieilles tribus établies dans ces régions du sud au temps des Trois Royaumes ou des Cinq Dynasties. On évoquait volontiers à Guizhou la barbarie de maints repaires de brigands émigrés par vagues de la montagne Noire ou des marais des monts Liang depuis l'époque des Han, lointaine engeance de ceux qu'on appelait alors les rebelles de Heishan, près d'un million de hors-la-loi semeurs de chaos, la plupart exterminés en représailles par les armées du seigneur de guerre Yuan Shao et de ses alliés. Mais Hetao en avait trop vu et entendu pour s'effrayer de sa mission. En ces temps de troubles, ce qu'un serviteur savait de l'Empire ressemblait à une bibliothèque mise à sac et à feu d'où émergent quelques lambeaux de feuillets noircis volant au vent des cendres. Face à ces monstrueux désordres, une seule règle de survie s'imposait : braver l'événement au jour le jour, sans rien anticiper. C'était du moins ce que lui avaient enseigné ses maîtres. D'un pôle à l'autre du Céleste Empire, les nouvelles advenaient le plus souvent sans estafette, dans un retard intraitable. Encore peu ou mal informés de

la déferlante barbare venue du nord – par augures ou pigeon voyageur, *cet étrange courrier du sein des nues* –, les princes Ming du Sud s'affrontaient davantage à la mutinerie des félons, pariant pour le pire, qu'au déluge annoncé.

Trouver une caverne inhabitée, voilà tout ce qu'espérait Hetao à l'heure où l'ours-lune va se nicher dans les grands arbres. La mule parut l'avoir entendu car, à peine un li plus loin, elle pila, sa grosse tête aux oreilles en forme de palmes rompues jaugeant une anfractuosité à bonne hauteur. Pour l'atteindre sans risque de voir ruer l'animal, il suffisait d'un patient détour par les dénivellements. Parvenu au seuil de la grotte, Hetao encorda la mule au tronc d'un jeune cognassier né de la pierraille. Avant de s'y aventurer, il délia l'un des paniers et murmura d'une voix sourde : « Attends-moi là bien sagement. »

Il n'avait pour se défendre que son bâton de marche et un petit poignard au manche de nacre et à la lame gravée d'un dragon à trois griffes dans son fourreau de refente pigmenté d'or, mais l'emprise de la peur s'était éteinte à Guizhou cinq nuits plus tôt, après lui avoir déchiré les entrailles. Tranquillement, il invoqua la déesse Guanyin et pénétra à pas comptés dans l'antre, poignard en main. Pas un bruit – l'haleine d'une ombre, pour qui a connu le carnage, se discerne mieux que la respiration des fauves. Il frissonna, soudain exténué.

Le froid commence sous les pieds avant de glacer les veines. Il s'agissait tout d'abord de rassembler quantité de branches et de feuilles sèches glanées à tâtons un peu partout. Son couteau à feu en cuir et métal ne quittait pas un petit sac de lotus noué à sa ceinture, avec quelque argent, trois pièces d'or datant du règne de Kubilai Khan et le sceau princier des Ming du Sud roulé dans un mouchoir de satin : il arrive qu'entre un objet sans valeur et le plus précieux, la vie tienne au moindre. Après avoir soufflé sur la petite braise obtenue par heurts précipités, Hetao fit un maigre bûcher de brindilles avant d'y déposer en croix deux branchages. Une flamme en jaillit d'un coup comme une pirogue de guerre aux couleurs ardentes, d'autres s'y enroulèrent en volutes et spirales dans un brasillement. On y distinguait des queues de serpent et un torse de femme puis, dans la fumée illuminée, les bois d'un cerf, une carpe aux yeux de diable, les griffes mêlées du tigre et de l'aigle… Était-ce un de ces rois dragons qui règnent sur les quatre mers ? Ces fulgurances brouillèrent sa vue. Il se redressa pour ne pas céder à l'épuisement qui, après douze heures de marche, attisait en lui le feu rival des songes.

Une fois la mule à l'abri, Hetao la déchargea hâtivement des deux paniers de rotin et ôta de son échine un épais tapis de couverture ainsi qu'un couvre-reins en peau de vache. C'est avec appréhension qu'il ouvrit le couvercle du premier panier.

Lové dans un nid en toiles de soie et de bambou matelassées de duvet d'oie, l'enfant ne réagit pas aussitôt. D'infimes signes d'éveil suffirent à rassurer le fugitif ; lorsque les doigts d'une petite main de nacre se déplièrent à demi et que les paupières eurent ce léger frémissement d'ailes du papillon de nuit collé à la lanterne du soir, il étendit au sol le tapis de couverture afin de mettre le petit Zhu sur pied. Celui-ci, encore tout engourdi, regarda les flammes avec effroi et se mit à trembler. Il leva ses avant-bras devant son visage comme pour s'en protéger.

— N'aie pas peur, dit Hetao, c'est pour nous réchauffer. Les nuits sont froides même en basse montagne.

De l'autre panier, il sortit de quoi manger et boire, des fruits, une galette de riz ; il remplit d'eau un casque de fer calé dans les braises et au premier frémissement l'ôta pour y plonger les feuilles de thé.

Muet, le visage sali d'humeurs, Zhu fixa son regard sur la mule en grignotant un bout de galette.

— Ne t'inquiète pas pour elle, s'amusa Hetao. Le chemin était riche en bonne herbe.

L'enfant avait somnolé depuis le petit matin dans son cocon de plumes et de satin grâce à quelques gouttes de teinture de valériane ajoutées au lait de chèvre. Rien de mieux que le sommeil pour oublier. À trois ans d'âge, les images se réparent avec le

temps, elles se dissolvent comme le sang dans le blanc des yeux. Le petit Zhu n'a pas prononcé un mot depuis leur départ, il n'a rien absorbé non plus, tout juste un peu de lait. Ce soir il mange enfin. À chaque bouchée, ses lèvres semblent articuler des mots rentrés au fond de la gorge.

Le silence d'un enfant peut être pire que la mort. Mais tout n'était pas forclos en lui, la larme qui ne cessait de scintiller au bord des cils le rassurerait plutôt. Hetao s'occupe de le coucher sur un matelas improvisé de feuilles sèches après l'avoir enveloppé dans une couverture de voyage. À Guizhou, malgré la fuite en catastrophe de la Cité des Princes, il avait eu le réflexe de s'inquiéter du nécessaire. Un vieil eunuque, gardien des sceaux, semblait avoir anticipé cette évasion. Grâce à lui, l'équipage était avancé : quelques effets, des provisions, une monture et deux panières attendaient les transfuges. Tandis qu'on tuait et violait autour de lui dans une danse de torches et de pics, Hetao s'était emparé du jeune prince et, conduit par le gardien des sceaux à travers la fumée des arquebuses et des lances de feu, parvint hors du palais par une basse porte tout embroussaillée de l'enceinte ; dissimulée à l'arrière d'un garde-corps, elle menait à un tunnel où un comparse avait apprêté la mule en toute hâte. L'issue semblait des plus incertaines. Sans hésiter, comme on opte entre deux trépas, Hetao s'était engagé dans le conduit souterrain, boyau de terre

instable à l'odeur de tombeau. À l'autre bout, de larges marches taillées à flanc de rocher menaient à l'air libre au beau milieu des pics et récifs à échine de dragon de la forêt de pierre.

Dès lors, l'expédition de sauvegarde allait commencer sans un regard en arrière, telle que l'avait ordonné la veille un mandarin fidèle à la famille régnante promise à l'anéantissement : droit vers les hauts reliefs à l'est, la nuit à l'enseigne des étoiles et les jours sans soleil à l'aide d'une pointe d'aiguille frottée sur un aimant. Pour Hetao qui avait pu soustraire l'enfant au massacre, il s'agissait de mener à bien sa dernière mission. Il avait pu échapper aux hordes à pied ou à cheval sillonnant le labyrinthe de pics de karst gris, autour de la cité princière, à la recherche des fuyards traqués sans pardon et exécutés sur place. Les têtes aux rouges festons roulaient sous les arbres à souhait. Au-delà, piquant la mule à découvert, il s'était cru sauf la nuit venue, dans les champs de sorgho et les rizières et, ses nerfs cédant, il s'était pris à rire aux éclats. L'enfant endormi dans son panier de rotin avait réchappé à l'armée félonne tandis que l'envahisseur mandchou sans qu'on le sache encore incendiait Beijing et mettait à sac les provinces du Nord. À l'heure du chaos chacun travaille à sa survie ; les guerres sont comme des funérailles où les vainqueurs célèbrent un grand deuil impersonnel. Hetao considéra le tas de braises d'où s'échappaient d'ultimes flammèches et songea

aux dix mille cités anéanties depuis le règne des Trois Souverains. Mais l'humble serviteur, interdit d'états d'âme et privé de tous ses attributs, accomplit son serment sous la protection de l'Empereur de jade.

La lune s'était levée avec le point du jour. Perles touchées d'un rai d'argent, les yeux de la mule se mirent à étinceler dans l'ombre. Avait-il veillé l'enfant toute cette nuit ou rêvé d'un qui-vive sans issue ? Il ne lui restait plus qu'à conduire le rejeton des Zhu en sécurité, à une nouvelle lune de distance, dans une boucle d'eau affluente au Yangzi. Depuis toujours, les montagnes sont la providence de celui qu'on pourchasse, héritier d'infortune ou gibier de potence.

二

Quelle route suivre par temps de guerre, quand le chaos menace toute chose en ville et par les glèbes ? Les digues avaient cédé à l'envahisseur hormis les bastions du sud, quelques îles et les montagnes sacrées qu'un seul chemin dessert au plus élevé des cimes jusqu'à la paume tendue des dieux soutenant à hauteur raisonnable les phénomènes célestes. Face à la barbarie et la trahison, il n'y avait de choix qu'au jeu des hexagrammes, entre brume et tonnerre, « Difficulté initiale » et « Poussée vers le haut » ; mais, aux heures d'égarement, la destinée ne se mesure à rien de probant. À force de solitude à travers le qui-vive des chemins, Hetao et l'orphelin avaient appris à s'entendre à demi-mot et plus encore dans le silence.

On voyait brûler des villages, des cohortes misérables errer sans but à travers champs, mendiants des villes, veuves à charge d'enfants ou colporteurs dévalisés, et s'étriper çà et là des bandes rivales. Démontés au combat, des chevaux caparaçonnés s'embourbaient dans les rizières. On voyait des

pendus, la tête dans les fleurs, aux branches des paulownias. Partout des tombes creusées à la hâte. La famine poussait les mères à prélever la chair fraîche des morts pour sauver leurs enfants.

Une nuit, mal attachée, la mule décampa. Réveillé par son galop, Hetao courut éperdument après elle ; une trombe chargée d'éclairs parut l'aider à fuir. Il revint bredouille, furieux d'avoir été dépossédé par le dieu du tonnerre, homme-oiseau battant le tambour de guerre. Au petit jour, c'est à pied qu'il reprit le chemin à l'écart des grands axes où l'on pillait et tuait sans vergogne. Le petit Zhu ne pesait guère sur ses épaules, mais il avait dû abandonner les paniers de rotin et presque tout son paquetage. Les vents marins avaient chassé les nuées vers les pentes boisées des contreforts. C'est ainsi qu'après un demi-soleil de marche, ne sachant trop comment sortir d'un encombrement de rochers à flanc de ravin, il entendit un chant très pur :

Cette nuit d'orage combien de fleurs ont péri ?
Je pars où vont les nuages guidé par l'oiseau vermillon

Le sabot d'une monture sonnait drôlement dans la rocaille. Surgi bientôt d'entre les pins noirs cramponnés aux escarpements, un singulier équipage apparut, sorte d'étroite cahute tanguant à dos de rosse, tandis qu'un vieillard en haillons, une gourde

suspendue à la ceinture, clopinait en tirant la bride d'une poigne aguerrie, l'autre main faisant tournoyer une canne de fer à cordon, sorte d'éventail à bourrique, sur les côtes de l'animal. Était-ce ce vieux magot hirsute qui, un instant plus tôt, chantait d'une voix d'eunuque à tirer des larmes ? Quand la monture fut à proximité, Hetao crut distinguer une silhouette à l'intérieur du palanquin, celle d'une très jeune femme filiforme évoquant ces marionnettes de cuir découpé du théâtre d'ombres tant prisé à la Cité des Princes ; si mince, elle semblait presque nue dans ses voiles et tenait entre ses fins doigts une fleur de lotus peut-être factice. Serait-ce plutôt elle qui chantait, demoiselle immortelle He, fille de la Mère du monde ? Hetao resta coi, comme l'enfant suspendu à son épaule, tandis que le vieil homme claudicant à la canne de fer passait sans le voir en tirant la rosse par le mors. D'un pas assuré dans son déséquilibre, cette vétuste et haillonneuse figure entraîna le palanquin vers une mince fissure entre deux blocs rocheux. L'ombre découpée à l'intérieur, divine silhouette, s'éclaira d'un rai de soleil et il vit alors le visage de la demoiselle immortelle sourire au grand jour. Le plus étrange fut que le vieillard et le cheval coulissèrent sans mal dans la fente. À leur suite, ne sachant quelle voie prendre, Hetao décida pour la plus impraticable, puisque les esprits s'y étaient résolument engagés, peut-être à dessein. Il lui suffirait de rassembler ses facultés

en une visée unique : franchir cette muraille. Face aux deux énormes blocs volcaniques mouchetés de quartz pareils aux portes de l'enfer recélant âmes et démons de la mort violente, il s'aperçut que l'apparente fissure ne s'ajustait pas bord à bord mais, vue de biais, s'écartait d'au moins trois chi.

L'obstacle franchi, un pied dans l'immensité, Hetao chercha des yeux le vieillard et son périlleux équipage, mais personne au voisinage. Une clarté d'eau pure s'étendait à perte de vue de ce côté des rochers, irréelle comme une image du passé dans un miroir de bronze. C'était là une impression courante au sortir d'un de ces rêves de la nature du feu, après des heures de marche éreintante. S'il fallait se noyer mieux valait cette eau tranquille. La paix de l'enfance semblait rétablie dans ces parages. Un peintre en eût rendu en huit traits la simple éternité. Un tiers d'horizon à peine infléchi à l'ouest, un autre de ciel, couleur jaune paille tirant sur le vert jaspé, et enfin trois collines étagées à l'est, dans la lumière du soir. Les oiseaux sondaient les distances par leurs chants. À son habitude, le merle perché on ne sait où questionnait les lointains tandis que la mystérieuse alouette s'égosillait au plus haut des nues, là où les morts contemplent la terre de leur vie perdue.

Hetao se dirigea vers la colline du milieu, plus dense en futaies. On lui avait prescrit d'éviter les terrains découverts propices aux embûches,

la règle étant de ne pas s'exposer. « J'ai faim », se plaignit sans rien attendre l'enfant perché sur son dos, comme on dit avoir mal ou être triste. Hetao allongea le pas vers la colline boisée qui, tandis qu'il approchait, lui parut s'élever, passer du talus au tertre puis à l'éminence.

Enfin en lisière du massif, il s'engagea dans le sous-bois pentu que l'aurore du soir illuminait par nappes et larges stries, sous l'ombre bleue des futaies. À l'issue d'une longue course hébétée dans l'alarme de maints signes funestes, se déployait, comme une grâce muette, cette amnistie des grands arbres allouée au monde des pourchassés et des traqués, bêtes et humains, malgré l'ordinaire dévoration des créatures sans étoile. Sous ses pas craquait un tapis de ronces, de tubercules et de petit bois charpentant à hauteur de semelle des amoncellements d'aiguilles d'épicéa, de feuilles et de bogues racornies. Les parfums de la terre ombreuse, quand la mort rôde, enivrent comme la vue des fleurs qui tombent en pluie, d'amandier, d'osmanthe ou de magnolia. Hetao se souvenait des jours fortunés à l'âge des plaisirs et des jeux avant qu'on le blesse dans sa chair. Ceux qui l'aimaient, dans l'embarras, l'avaient vendu pour le service du Palais. Il y avait gagné en habits, mets et savoirs, cependant le cœur arraché ne battait plus, à la place tintait une clepsydre de verre où s'écoulait un sang trop clair. Puis il avait laissé venir l'oubli pour garder

en lui, vide de tout alliage, la lumière fugace de sa petite enfance. Cette odeur de terre, profonde respiration des vies antérieures, suffirait presque à son désir ; c'est ce que se disait Hetao, quand un singe à poil d'or, éperdu de curiosité, dégringola des branches d'un manguier, provoquant le rire de l'enfant juché sur son épaule. À peine un hoquet. C'était la première fois depuis l'irruption dans la Cité des Princes, à Guizhou, des troupes rebelles en querelle de souveraineté sur les ultimes places fortes de l'empire Ming. Le fils du régent autoproclamé Zhu Hengjia, par heur ou malheur, avait l'âge où tout s'efface plus tard, une fois éteintes les lanternes rouges du malheur. Son rire à voir le singe était signe d'apaisement dans l'un des innombrables mondes.

Hetao avait parié sur la colline boisée, d'un si bel aplomb, et grimpait sans répit malgré l'épuisement. On l'avait initié à suivre l'intuition propice. Après avoir poussé trois longs cris perplexes, le singe à poil d'or s'était détourné, laissant place à d'autres visiteurs, un écureuil volant à ventre rouge prompt à voltiger, une famille toute hérissée de porcs-épics, puis une nuée de pipistrelles dans la pénombre illuminée ; la nuit ne tarderait plus. Hetao songea, qu'au mieux, s'il s'était trompé, le point de vue au sommet lui donnerait une idée des parages, des obstacles naturels ou humains à esquiver, et du meilleur chemin à prendre au petit

jour. Quelques minutes plus tard, à une ou deux portées d'arc, plus haut, sur un dénivelé planté de saules tors aux larges troncs, une bâtisse de pierres sèches lui apparut. Une fumée bleue s'en échappait à travers les galets fixés à plat sur un toit en chaume de roseau. La rude porte de bois clouté était ouverte. Parvenu à quelques toises, Hetao siffla sans vrai motif l'air d'une chanson en langue hmong entendue autrefois, façon de montrer patte blanche. Il venait de se souvenir à l'instant de la chorale de fillettes aux rutilants costumes couverts de breloques sonnantes venue se produire pour la fête du passage de l'année dans la Cité des Princes. Presque aussitôt, un grognement se fit entendre, la voix tonnante du dieu des portes, s'émut-il, prêt à rebrousser chemin. Une sorte d'homme à face de sanglier surgit alors dans l'encadrure, massif, ses pattes avant aux ongles d'ours tendues vers lui.

— Qui que tu sois, entre donc admirer la grandeur de l'univers dans un bol de thé chaud.

Hetao sourit, désarmé. La bonté en parole procure la confiance, prétendait un très vieux maître. Il fut étonné de voir tant de lumignons trembloter à l'intérieur. Surmonté d'un trépied en branches d'abrasin et son chaudron crocheté, un feu de bois fumait entre quatre pierres noircies. Des planches, une souche de sapin et un cercueil du même bois muni d'un couvercle d'osier tenaient lieu de meubles. Hetao attendit d'être assis pour se

décharger de l'enfant camouflé dans son paquetage.

L'ermite ne parut pas surpris de voir ce voyageur bardé de plaids et d'objets divers accoucher d'un bambin vêtu de satin richement brodé.

— C'est mon petit frère, s'excusa Hetao.

— Alors vous boirez dans le même bol, dit l'ermite tout en transvasant du chaudron deux louches d'eau frémissante dans une théière en fonte, avant d'emplir un récipient d'argile posé sur le billot sous l'œil vague de l'enfant.

Hetao avait appris à n'ouvrir la bouche qu'en y étant invité, ce qui s'appelle garder le silence, attitude favorisant l'observation en situation hasardeuse. Pour tenir contenance, il recensa les chandelles plantées ici et là et ne fut pas surpris d'en compter douze.

— Vous dormirez à l'abri près de mon cercueil cette nuit, dit enfin l'ermite. Personne ne viendra vous y chercher. Demain, je vous mettrai sur le bon chemin.

Comme Hetao allait remercier, l'homme poursuivit si promptement qu'il n'eut pas à l'interroger.

— Vous trouverez des chiffons de corps dans la malle, c'est plus prudent de se vêtir en pauvre, parmi les pauvres…

L'ermite ne dit plus rien mais s'activa avec bonhomie pour ne pas effrayer l'enfant ; il versa le fond d'un sac de toile dans une marmite, ranima son feu avec du bois mort, sortit cueillir des blettes

et des bulbes, poires de terre, ail des ours, navets, herbes des champs, puis, après avoir assemblé ses ingrédients et quelques ustensiles sur une planche basse à proximité du fourneau, il mit le riz à cuire et s'accroupit sur les talons afin d'éplucher, couper, laver ses légumes avec un soin extrême, comme s'il manipulait des orchidées. La lueur des flammes animait son visage d'expressions subtiles où se lisait une complète assiduité, nulle pensée extérieure ne venait le distraire de sa tâche. Hetao et l'enfant le regardaient faire, étrangement apaisés. Ses manches retroussées, l'habitant des lieux n'effectuait cependant rien d'autre qu'un peu de cuisine, une soupe aux herbes sauvages, du riz aux légumes. Quand ses visiteurs furent rassasiés, il s'employa pareillement à leur coucher, couvertures et drap de bure disposés en bonne orientation sur les nattes. Le lendemain, il s'éveilla avant l'aube et s'extirpa de son cercueil en constatant à part soi que la guerre ni les songes au grand jamais n'apaisent les troubles de l'Empire.

Une fois ses hôtes apprêtés, il prit son bâton de pèlerin pour une courte distance, juste cinq ou six lis, afin de mettre Hetao sur l'heureux chemin, non le plus court mais le moins exposé, avant de s'en retourner du même pas à son ermitage.